

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président.

E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES. JOS. T. BUDECKE, Directeur.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 16 novembre 1912

Table with 2 columns: Time (h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

La "Cure du Froid."

Dans le "Congrès du froid" qui vient de tenir ses assises dans la capitale du Midi... on a entendu bien des communications...

Etude de l'influence des basses températures sur l'organisme humain est, effet, poursuivie depuis longtemps par des savants de tous les pays...

La méthode nouvelle dont le chercheur de génie est l'incontestable parrain a reçu le nom de "frigotherapia"...

Quelles maladies sont justiciables de cette "cure du froid"? Quels patients sont invités à descendre dans le puits frigorifique?

Enveloppe intérieure de ce puits est garnie d'une fourrure destinée à préserver le corps du contact immédiat des parois métalliques...

Il semblerait que le sujet soumis à l'immersion dans cette enceinte maintenue à 110 degrés au-dessous de zéro éprouve une sensation intolérable...

Sans doute, il y a une amélioration du puits, une respiration plus fréquente; on a même noté une constriction au creux de l'estomac...

Peu à peu la température revient à son point de départ, le puits à son état normal, tout rentre dans l'ordre...

Il est tout un groupe de malades auxquels conviendrait, au dire de ses protagonistes, cette nouvelle méthode de traitement.

peptiques et les névropathes, ceux qui ont de l'atonie gastrique ou une névrose douloureuse.

Toutes les affections liées à un ralentissement de la nutrition, celles qui se caractérisent par une diminution des oxydations et, consécutivement, par des modifications chimiques dans la composition des humeurs...

Mais le champ d'application de la frigotherapia peut être encore élargi, et voici qu'aux dernières nouvelles, qui nous arrivent de Russie...

Voici comment raisonne ce docteur pince-sans-rire:

"Supposez, dit-il, un organisme pourri de bacilles de Koch (bacilles de la tuberculose); tout le monde sait que ces bacilles, qui sont insensibles à la plupart des antiseptiques, succombent, au contraire, infailliblement à un froid minimum de -60. Donc, à -50, température à laquelle l'organisme peut être impunément soumis, il vont tous périr à coup sûr jusqu'au dernier.

Comme le fait observer, avec son habituelle logique, notre confrère Emile Gautier, ce raisonnement serait irréfutable s'il était vraiment possible d'abaisser la température interne du corps à -60, ce qui amènerait la congélation du sang et des humeurs.

Mais, dira-t-on, on a supporté des températures bien inférieures. Les explorateurs polaires, les chasseurs de fourrures et les habitants des contrées boréales, les Lapons, les Esquimaux, les Groenlandais, ne paraissent pas incommodés du froid excessif auquel ils sont soumis.

On s'imagine, à tort, que la végétation dans les plantes ne peut avoir lieu sous la glace; or, tant que les fluides végétaux se maintiennent en liquidité, elle est possible.

Beaucoup de mousses croissent dans le Nord sous la neige, ainsi que les lichens qui servent à la nourriture des rennes. Diverses plantes des Alpes soulèvent même la neige pour épanouir leurs fleurs.

Ainsi, on a vu des anguilles, glacées et roides, revenir à la vie, en se dégelant insensiblement. Mais, chez les animaux à sang chaud, tels que l'homme, les quadrupèdes vivipares et les oiseaux, si le froid peut aller jusqu'à l'engourdissement léthargique, qui simule la mort, la congélation totale ne pourrait se produire sans entraîner celle-ci.

Certes, il y a des animaux qui s'engourdissent en hiver, tels que les loirs, les marmottes et d'autres rongeurs; ou quelques carnivores plantigrades, comme le blaireau, l'ours; ou des chiroptères, comme la chauve-souris; chez toutes ces bêtes, la température s'abaisse à l'extrême; la respiration et la circulation sont suspendues; mais les fluides ni les solides ne sont congelés.

Il y a, selon l'expression très heureuse d'E. Gautier, lutte entre l'être vivant et le milieu, pour la conservation de l'équilibre thermique, et c'est précisément à la faveur de cette lutte que se produit l'exaltation d'énergie vitale qui semble justifier la "cure du froid" préconisée par certains médecins.

Attendons-nous donc à voir bientôt se construire des sanatoria au Spitzberg ou en Sibérie, pour le plus grand bien des névropathes et des surmenés.

Où cela s'arrêtera-t-il?

Le "Navy and Army Journal" dit que l'Angleterre, en ce moment, fond des canons de 406 millimètres, qui, avec une charge de soixante-trois kilogrammes d'explosifs, lanceront un obus pesant mille quatre-vingt-six kilogrammes, à vingt-six kilomètres de distance!

Il n'y a pas de raison pour s'arrêter à ce terme. On arrivera, sans doute, à tirer à cent kilomètres de distance. Malheureusement, ces engins de guerre ont beaucoup de chances de tuer ceux qui tirent, plutôt que ceux qui sont visés.

Adresse, une bicoque bâtie en bois et briques. On vint lui dire de tenir ses fenêtres ouvertes, parce qu'on allait faire des tirs d'essai, là-haut, sur la falaise.

Il n'est guère probable qu'on puisse dépasser une certaine puissance sans un danger évident pour les servants des pièces et pour les maisons des environs.

L'Ouverture DU Canal de Panama

Chronique parisienne:

Le Canal de Panama, qui a tant de fois été matière à la chronique, dans le passé, est maintenant au tout premier plan de l'actualité.

Le grand écrivain allemand Goethe, dès 1827, prévoyait que trois des plus vastes entreprises du XIXe siècle seraient le percement de l'isthme de Suez, le percement de l'isthme de Panama, et la jonction du Rhin au Danube.

En ce qui concerne le percement de l'isthme de Panama, il se trompait de quelques années, car c'est l'an prochain seulement que sera inauguré le canal, après les douloureuses et multiples vicissitudes d'un travail qui fut interrompu par la catastrophe financière de son aîné.

Dès le milieu du XIXe siècle, l'Union américaine et les principales puissances européennes comprit quel intérêt économique qu'offrirait une voie maritime qui couperait le grand continent du Nouveau Monde par son milieu, et qui élargirait aux navires les passages dangereux du cap Horn.

Le traité passé en 1850 entre l'Angleterre et l'Allemagne — traité dit Olaver-Balwer stipulant que l'Union ne creuserait ni ne fortifierait le canal de Panama sans l'assentiment de la Grande-Bretagne — l'Amérique profita de la guerre sud africaine pour arracher à son partenaire une révision de cet accord.

Le traité passé en 1850 entre l'Angleterre et l'Allemagne — traité dit Olaver-Balwer stipulant que l'Union ne creuserait ni ne fortifierait le canal de Panama sans l'assentiment de la Grande-Bretagne — l'Amérique profita de la guerre sud africaine pour arracher à son partenaire une révision de cet accord.

Malgré la lettre et l'esprit de ce traité, l'Amérique n'a rien négligé pour établir et consolider sa maîtrise sur le tracé de canal. Grâce à sa guerre de 1898 avec l'Espagne, elle s'était emparée des Grandes Antilles, Cuba, Porto-Rico, qui lui donnaient désormais une position privilégiée en face de l'étranglement central du continent.

Même abstraction faite de tous les avantages particuliers qu'elle entend s'arrogar, elle sera la principale bénéficiaire de l'œuvre qu'elle va achever et qui va mettre à quelques heures l'axe de l'autre des villes jadis séparées par des semaines et des semaines de mer.

Washington voulait faire passer sa flotte de l'Atlantique dans l'Asie, ou, inversement, il lui fallait employer des mois, puis, cette fois, pour aller de New-York à San-Francisco, devait cheminer le long de l'Amérique centrale, de l'Equateur, du Pérou, de Chili, et doubler le

cap Horn avant de remonter au large de l'Argentine, du Brésil et du Venezuela vers la mer des Antilles. Que la marine japonaise attaquât les Etats-Unis quand leurs escadres étaient dans l'Atlantique, ou que l'attaque vint de la vieille Europe, alors que ces escadres croisaient dans le Pacifique, toute défense devenait impossible.

L'Europe, à coup sûr, ne peut se réunir au même degré du percement de l'isthme qui va faire des Etats-Unis comme le centre du monde des affaires — (New-York se trouve rapproché de 3.000 milles de l'Inde et de 2.000 à 4.000 de la Chine et du Japon) — mais elle aura aussi lieu de se féliciter à beaucoup d'égards de l'achèvement de cette grande œuvre.

Les Indiens peuvent lui fournir la main-d'œuvre indispensable. Mais ils sont veules et indolents pour obtenir d'eux une plus grande somme de travail, il les terrorise. Chaque Indien, homme ou femme, doit, tous les jours, rapporter au camp une certaine quantité de gomme qu'il fixe à l'avance. Et pour donner une leçon à toute la tribu, il commence par infliger à dix d'entre eux les suppliques les plus odieuses.

Autres les pauvres Indiens savent ce qui les attend quand la récolte quotidienne n'est pas satisfaisante. Et cependant, la température n'est pas toujours favorable: il arrive que des pluies diluviennes grossissent les rivières et rendent pénibles, pour ne pas dire impossibles, les voyages à travers la forêt.

William Forban n'en a cure. Outre ses appointements, la compagnie lui accorde une commission sur la récolte de caoutchouc. Il lui en faut, et tous les jours davantage.

Et, d'ores et déjà, de 1902 à 1910, pendant qu'il est chef de comptoir de Santa-Ulra, il ne se passe pas moins de quinze cents Indiens, qui ont eu le seul tort de ne pas fournir assez de caoutchouc à son maître!

Après avoir torturé ses victimes, à leur bander les yeux et à les tuer à distance, à coups de carabine. Mais il a amassé déjà un petit pécule. Et les fonctionnaires commencent à s'émeouvoir: on parle d'enquête. Le bandit jugrudent de s'enfuir. Il se retire à Pelicapo, au Mexique, où il achète d'innombrables prairies et pratique l'élevage des moutons.

Et là, après tant de crimes, il vit tranquillement, sans être nullement inquiété, comme un bon père bourgeois. N'est-ce pas monstrueux? Mais il y a une justice immédiate ici-bas. Et le triste héros de notre histoire vient enfin de trouver ses jours: on le mort tragique. Il inspectait des milliers de moutons, lorsque sa monture s'emballa brusquement devant une immense chaudière dans laquelle on faisait cuire des carcasses de moutons pour conserves.

William Forban — un nom bien pré-établi — vida les étriers, et tomba dans la chaudière. Ou le fit traîtreusement brûlé et le crâne fendu. Après trois heures d'orages souffrances, il expira. N'était-ce pas la mort que méritait ce sinistre bandit, qui laissa bon loir derrière lui tous les Bonnot, Garrier et coorte, de tragique mémoire?

Le soir, comme le crépuscule tombait sur les hauts toits d'ardoise, je vis venir une troupe de gens qui, dans la lumière indécise, ne me parurent point des touristes d'aujourd'hui. J'allai à leur rencontre. En cette veille des Morts, je ne fus pas trop surpris de reconnaître Mme de Sévigné aux côtés de Bossuet, Victor Hugo en conversation avec M. de Richelieu, Rachel et Marion Delorme en train de taquiner Théophile Gautier, puis, un peu à l'écart, Descartes et Pascal avec le grand Condé.

Il eût été discret de laisser ces personnages sans troubler leur promenade, mais il me parut qu'ils cherchaient des yeux quelqu'un du vingtième siècle, à qui couler leurs doléances; j'abordai donc Pascal.

— Qui nous sommes? dit-il très poliment, mais les Amis de la Place Royale (que vous appelez si burlesquement la Place des Vosges). Nous faisons un cortège au Syndicat des Propriétaires et Locataires illustres de ladite place, dont le courroux est amplement justifié. Adressez-vous à Mme de Sévigné qui marche à notre tête et qui à certainement quelque impatience de vous entretenir de l'affaire qui nous amène.

Mme de Sévigné, en effet, m'apostropha par ces mots: Ma Place! On s'écroule et je suis allée avec M. Hugo voir ce dont il s'agissait. Des ouvriers peignaient les façades. A cette vue le cœur m'en tourna quasi de

deçût. Ils employaient, avec une belle hardiesse, les couleurs les plus disparates. J'y distinguai un certain ton cuivré de nymphettes, fort honnête; d'autres reconvoyaient les briques de ces nobles hôtels avec une mixture couleur fraise tournée, praline rose ou mousse de chocolat. C'était une grande honte pour ces bastimens. Pourquoi commettait-on cela?

J'aurais bien répondu que c'était en vertu de l'arrêté du préfet de la Seine du 25 janvier 1912, dispensant les façades des immeubles de la place des Vosges de l'obligation d'être nettoyés, mais qu'ils sont historiques, mais j'eus peur de la trop grande subtilité de cet arrêté qui est justement exécuté de travers. Et je me tus.

Pourquoi, reprit la marquise, l'hôtel de Fourmentou (no 19) est-il laid? — Mais on le ravale... on le ravale depuis près de deux ans. — Et pourquoi une gouttière affreuse court-elle sur le toit? — La encore, j'aurais bien répondu que c'était parce que cette maison appartenait à la Ville, et que la Ville a établi une servitude sur la place pour les autres, mais pas pour elle. Mais je gardai le silence.

Pourquoi, continua mon interlocutrice, l'hôtel des Rohan Guéméné (no 6) est-il si laid? — Alors M. Hugo intervint et m'assura qu'il ne comprenait pas la raison de l'existence d'une plaque blanche sur sa maison. — Elle n'a pas toujours été blanche, chez maître; il y avait autrefois inscrit dessus: MAISON DE VICTOR-HUGO, mais la pluie a tout effacé. — scripta non manent.

Mais Mme de Sévigné ne s'arrêta pas. — Pourquoi le no 8 est-il si laid? — Ma maison, bougonna Gautier.

— La mienne, murmura Daudet. — Ah! Marquise!... Parce que la Ville en est la locataire à long terme et que, m'excusez-moi, le propriétaire ne veut faire les travaux nécessaires; la maison s'effrite. Le ravaleur attend le nombre des années. — Et pourquoi le no 14 est-il si laid? — Parce qu'encre il est à la Ville, belle marquise. On ne peut pas l'ancien hôtel Villadon, car il doit rester le type des constructions de la place Royale. Il est dit quelque part que la pierre et la brique restèrent à nu.

— A nu! Elles sont couvertes de plâtre peint! — Oui, peut-être, mais l'administration assure que non. Il ne faut point discuter. Et j'ajoutai que si les combles et c'en est un! du no 26 ne sont pas ravales alors que la façade le fut, c'est qu'ils n'intéressent pas les entrepreneurs; et ils resteront sales, en dépit du monde.

Fort indigne, Mme de Sévigné se tourna vers Marion Delorme qui souriait à Richelieu en s'écriant: — Ma maison, l'hôtel des Busy-Babutin, n'a plus ni plafond, ni plancher. C'est une bizarre époque que celle qui tolère de ces choses. Le "Morceau Français" disait jadis: Les bastimens du Parc-Royal (place Royale) n'ont aucun lieu en toute la chrétienté où leur puisse être comparé. Et au vingtième siècle, on ne s'occupe plus d'eux! Ils ravalent ces bâtimens...

— Ils les ravalent au dernier degré du goût, plaisant à Gautier. Alors un autobus vint à passer, secouant tout le sol. — C'est un nouveau char public, dit-je à Pascal; le dernier procédé pour éviter le prochain ravèlement décevant. Toutes les façades se seront démolies; il n'y aura plus de place Royale... A ces mots, le cortège éplois s'évanouit comme un ombre.

ANDRÉ STIRLING.

Les Revenants de la Place Royale.

Le soir, comme le crépuscule tombait sur les hauts toits d'ardoise, je vis venir une troupe de gens qui, dans la lumière indécise, ne me parurent point des touristes d'aujourd'hui. J'allai à leur rencontre. En cette veille des Morts, je ne fus pas trop surpris de reconnaître Mme de Sévigné aux côtés de Bossuet, Victor Hugo en conversation avec M. de Richelieu, Rachel et Marion Delorme en train de taquiner Théophile Gautier, puis, un peu à l'écart, Descartes et Pascal avec le grand Condé.

Il eût été discret de laisser ces personnages sans troubler leur promenade, mais il me parut qu'ils cherchaient des yeux quelqu'un du vingtième siècle, à qui couler leurs doléances; j'abordai donc Pascal.

— Qui nous sommes? dit-il très poliment, mais les Amis de la Place Royale (que vous appelez si burlesquement la Place des Vosges). Nous faisons un cortège au Syndicat des Propriétaires et Locataires illustres de ladite place, dont le courroux est amplement justifié. Adressez-vous à Mme de Sévigné qui marche à notre tête et qui à certainement quelque impatience de vous entretenir de l'affaire qui nous amène.

Mme de Sévigné, en effet, m'apostropha par ces mots: Ma Place! On s'écroule et je suis allée avec M. Hugo voir ce dont il s'agissait. Des ouvriers peignaient les façades. A cette vue le cœur m'en tourna quasi de

deçût. Ils employaient, avec une belle hardiesse, les couleurs les plus disparates. J'y distinguai un certain ton cuivré de nymphettes, fort honnête; d'autres reconvoyaient les briques de ces nobles hôtels avec une mixture couleur fraise tournée, praline rose ou mousse de chocolat. C'était une grande honte pour ces bastimens. Pourquoi commettait-on cela?

J'aurais bien répondu que c'était en vertu de l'arrêté du préfet de la Seine du 25 janvier 1912, dispensant les façades des immeubles de la place des Vosges de l'obligation d'être nettoyés, mais qu'ils sont historiques, mais j'eus peur de la trop grande subtilité de cet arrêté qui est justement exécuté de travers. Et je me tus.

Pourquoi, reprit la marquise, l'hôtel de Fourmentou (no 19) est-il laid? — Mais on le ravale... on le ravale depuis près de deux ans. — Et pourquoi une gouttière affreuse court-elle sur le toit? — La encore, j'aurais bien répondu que c'était parce que cette maison appartenait à la Ville, et que la Ville a établi une servitude sur la place pour les autres, mais pas pour elle. Mais je gardai le silence.

Pourquoi, continua mon interlocutrice, l'hôtel des Rohan Guéméné (no 6) est-il si laid? — Alors M. Hugo intervint et m'assura qu'il ne comprenait pas la raison de l'existence d'une plaque blanche sur sa maison. — Elle n'a pas toujours été blanche, chez maître; il y avait autrefois inscrit dessus: MAISON DE VICTOR-HUGO, mais la pluie a tout effacé. — scripta non manent.

Mais Mme de Sévigné ne s'arrêta pas. — Pourquoi le no 8 est-il si laid? — Ma maison, bougonna Gautier.

— La mienne, murmura Daudet. — Ah! Marquise!... Parce que la Ville en est la locataire à long terme et que, m'excusez-moi, le propriétaire ne veut faire les travaux nécessaires; la maison s'effrite. Le ravaleur attend le nombre des années. — Et pourquoi le no 14 est-il si laid? — Parce qu'encre il est à la Ville, belle marquise. On ne peut pas l'ancien hôtel Villadon, car il doit rester le type des constructions de la place Royale. Il est dit quelque part que la pierre et la brique restèrent à nu.

— A nu! Elles sont couvertes de plâtre peint! — Oui, peut-être, mais l'administration assure que non. Il ne faut point discuter. Et j'ajoutai que si les combles et c'en est un! du no 26 ne sont pas ravales alors que la façade le fut, c'est qu'ils n'intéressent pas les entrepreneurs; et ils resteront sales, en dépit du monde.

Fort indigne, Mme de Sévigné se tourna vers Marion Delorme qui souriait à Richelieu en s'écriant: — Ma maison, l'hôtel des Busy-Babutin, n'a plus ni plafond, ni plancher. C'est une bizarre époque que celle qui tolère de ces choses. Le "Morceau Français" disait jadis: Les bastimens du Parc-Royal (place Royale) n'ont aucun lieu en toute la chrétienté où leur puisse être comparé. Et au vingtième siècle, on ne s'occupe plus d'eux! Ils ravalent ces bâtimens...

— Ils les ravalent au dernier degré du goût, plaisant à Gautier. Alors un autobus vint à passer, secouant tout le sol. — C'est un nouveau char public, dit-je à Pascal; le dernier procédé pour éviter le prochain ravèlement décevant. Toutes les façades se seront démolies; il n'y aura plus de place Royale... A ces mots, le cortège éplois s'évanouit comme un ombre.

ANDRÉ STIRLING.

ANDRÉ STIRLING.

OPERA FRANÇAIS

Le "Trouvère", cette pièce toujours chère aux amateurs de bonne musique, d'ancienne école a été donnée encore aujourd'hui, Mme Thierry dans le rôle d'Eleonore s'est réellement surpassée. Depuis longtemps nous n'avons vu, une Eleonore, à la voix si fraîche et si remplie. Mme Avelly, dans Chère Espagne a eu un succès qui a été rarement remporté dans notre maison d'Opéra.

M. Tharaud a été sans contredit l'étoile de la soirée, dans le supplice infâme, il a soulevé la salle, et a été obligé de la répéter. Nous ne parlerons pas ici de M. Montano, l'étoile des amateurs d'opéra français, car notre plume ne pourrait lui rendre justice.

Tant qu'à M. Caiglio dans le rôle Fernand nous avons pu apprécier une de ses basses profondes telle que l'on la rarement entendu dans cette ville. On nous annonce pour la semaine prochaine un programme exceptionnellement attrayant. "Thais", pour la première et unique fois de toute la saison, sera donné en matinée demain, dimanche, à prix populaire. On s'attend, naturellement, à une salle comble pour entendre ce chef d'œuvre lyrique de Massenet, si admirablement interprété par Mlle Charpentier et MM. Montano et Putzani.

Ce soir, pour la première fois depuis bien des années, "Le Jour et la Nuit" formera une attraction toute spéciale. C'est un plaisir de constater avec quelle ferveur ce cher public se réjouit des représentations du dimanche soir. Mardi soir les amateurs de "Carmen" jouiront d'une représentation de gala. Mlle Thierry et M. Tharaud apparaitront dans les rôles de Carmen et de José. M. Montano interprétera Escamillo. La délicieuse Mlle Yerna jouera le rôle de Micaëla, si admirablement adapté à sa grâce, avec MM. Combes et Bernard comme participants. Les spectateurs trouveront dans José un vrai artiste. M. Tharaud mettant toute son âme en la personification de ce caractère si fier, si unique dans son genre.

Jeu de son, on donnera "Faust" en l'honneur des officiers de la division navale de l'amiral Fletcher. Mlle Yerna jouera le rôle de Marguerite et M. Putzani celui de Faust. M. Montano celui de Valentin et M. Bernard celui de Mephisto. Le ballet promet d'être, dans la Nuit de Valpurgis, un spectacle des plus admirables. M. le gouverneur de l'Etat, le maire de la ville, tous les officiers de l'escadre et 150 matelots seront conviés à cette magnifique soirée de gala. La première de "Lohengrin" sera donnée samedi soir. Ce chef-d'œuvre de Wagner est attendu avec la plus vive impatience, aussi M. Alou ne ménagera-t-il aucune peine pour en faire un succès complet. Les répétitions se font journellement afin d'obtenir l'ensemble le plus parfait pour la délicieuse soirée en perspective.

TULANE

Ce soir sera représentée pour la première fois la fameuse comédie en 4 actes: "Get Rich Quick Wallingford". Du début de la pièce à la fin, ce n'est qu'une hilarité générale. L'ingéniosité caractéristique de l'Américain, son instinct naturel pour les affaires y sont rendus de la façon la plus amusante et spirituelle. Cette pièce a obtenu un brillant succès partout où elle fut représentée et nous ne doutons pas qu'elle sera très goûtée et vivement applaudie durant toute la semaine prochaine et tant qu'il sera donné à la Nouvelle-Orléans d'en profiter.

ORPHEUM

Bert Leslie surnommé le "Roi du Jargon" et Mlle Lydia Barry dans une série d'études vocales diviseront les premiers honneurs à l'Orpheum cette semaine, commençant à la matinée demain. M. Deslie paraîtra dans la dernière des séries "Hogan", intitulée "Hogan Le Peintre" ayant mis de côté la société depuis son dernier tour à l'Orpheum. Leslie travaille à inventer le jargon dont tout le monde se sert, et son succès est prouvé par ses nombreux admirateurs et imitateurs. Cette nouvelle pièce requiert quatre acteurs. Parmi ce nombre on compte que M. Leslie fera fureur la semaine prochaine. Mlle Barry est une fille de la famille renommée Barry, tous acteurs, et probablement les mieux connus de cette génération. De puis plusieurs années ses efforts ont été dirigés à se perfectionner dans le vaudeville, ou elle a maintenant atteint une première place. Elle nous promet bien des chansons originales et de délicieuses toilettes. En cette dernière qualité on prétend qu'elle est un

CRESCENT

Mutt & Jeff ces deux caractères si connus font leur apparition ce soir au théâtre Crescent et leur engagement durera une semaine. Non seulement cette pièce a été reconnue comme succès théâtral, mais, elle a été un succès financier. Les critiques l'ont dit, le public le dit, et les recettes du contrôle le prouvent. Mutt & Jeff ont créé telle fureur que le public ne pourra s'empêcher d'aller applaudir ces deux artistes. C'est une farce musicale, pleine d'entrain et de bon aloi, qui a été préparée pour la scène par M. Bud Fisher ce caricaturiste si connu. Depuis le lever du rideau jusqu'à la fin de l'acte le public ne peut que rire — telle a été faite la pièce. Allez voir "Mutt & Jeff" et oubliez pendant quelques minutes votre savoir vivre. Le programme du Crescent attirera une foule à ce théâtre pendant cette semaine. Le public ne peut qu'apprécier ce que la direction de ce théâtre fait pour ses clients.